TRADUCTION

L'*ILIADE*

Chant I, v. 1-107; 187-267
[1955]

traduit par Robert Flacelière

(1904-1982)

Source : Homère, *Iliade*, traduction, introduction et notes par Robert Flacelière, *Odyssée*, traduction par Victor Bérard, introduction et notes par Jean Bérard, index par René Langumier, Paris, Gallimard, 1984 (c1955), p. 93-95; 98-99.

CHANT I

INVOCATION

DÉESSE, chante-nous la colère d'Achille, de ce fils de Pélée, — colère détestable, qui valut aux Argiens d'innombrables malheurs et jeta dans l'Hadès tant d'âmes de héros, livrant leurs corps en proie aux oiseaux comme aux chiens : ainsi s'accomplissait la volonté de Zeus. Commence à la querelle où deux preux s'affrontèrent : l'Atride[1], chef de peuple, et le divin Achille.

LA PESTE ET LA QUERELLE

Quel dieu les fit se quereller et se combattre ? C'est Apollon, le fils de Zeus et de Létô. Ce dieu, contre le roi s'étant mis en courroux, déchaîna sur l'armée un horrible fléau[2], dont les hommes mouraient, à cause de l'affront que son prêtre Chrysès[3] reçut du fils d'Atrée.

Pour racheter sa fille au prix de grands trésors, Chrysès était venu vers les sveltes vaisseaux de la flotte achéenne, et, sur un sceptre d'or, de l'Archer Apollon portant les bandelettes, il priait les Argiens, mais surtaut les deux chefs de guerre, fils d'Atrée[4] :

CHRYSÈS. – Atrides et vous tous, Argiens aux belles guêtres, puissent les Immortels, habitants de l'Olympe, vous donner de piller la ville de Priam, puis de rentrer dans vos demeures sains et saufs ! Mais rendez-moi ma fille, agréez sa rançon, par égard pour l'Archer Apollon, fils de Zeus.

Lors, d'une seule voix, les Argiens approuvèrent : qu'on traite avec honneur le prêtre en acceptant la splendide rançon! Mais autre fut l'avis d'Agamemnon l'Atride. Il renvoya Chrysès par cet ordre brutal :

AGAMEMNON. – Ah! crains, vieillard, si je te vois près

des nefs creuses aujourd'hui t'attarder ou revenir demain, d'être mal protégé par ton sceptre et par la bandelette du dieu! Je ne te rendrai pas ta fille, pas avant du moins qu'elle ait vieilli sous mon toit, en Argos, loin du pays natal, travaillant au métier et partageant mon lit. Va, ne m'irrite plus, si tu veux partir sauf.

A ces mots, le vieillard, pris de peur, obéit. En silence il longeait la mer retentissante. Plus loin, quand il fut seul, instamment il pria le seigneur Apollon, fils de Létô, déesse à l'ample chevelure :

CHRYSÈS. – Toi dont l'arc est d'argent, écoute mes paroles, protecteur de Chrysè, de Cilla la divine, puissant seigneur de Ténédos, ô dieu Sminthée[1]! Si pour toi j'ai couvert[2] un temple qui t'agrée, si pour toi j'ai brûlé jamais de gras cuisseaux de taureaux et de chèvres, exauce mon souhait : qu'aux Danaens tes traits fassent payer mes larmes!

Ainsi suppliait-il, et Phœbos Apollon entendit sa prière. Des cimes de l'Olympe il descend, irrité, portant l'arc à l'épaule et le carquois bien clos : il est plein de colère, et sur son dos, quand il bondit, les flèches sonnent. Il s'avance, pareil à la nuit, puis se poste à l'écart des vaisseaux et lance un premier trait. L'arc d'argent rend un son terrible; tout d'abord, il atteint les mulets et les chiens bons coureurs, puis, de sa flèche aiguë, il tire sur les hommes. Et, pour brûler les morts, d'innombrables bûchers sans relâche s'allument.

Pendant neuf jours les traits du dieu criblent l'armée. Mais le dixième, Achille assemble tous les preux. La déesse aux bras blancs, Héra, vient de lui mettre au cœur cette pensée : elle a pitié de voir mourir les Danaens. Quand ils sont réunis, Achille aux pieds légers se lève et dit ces mots :

ACHILLE. – Je crois que nous allons retourner sur nos pas, Atride, si du moins nous pouvons fuir la mort : guerre et peste à la fois navrent les Achéens! Allons, interrogeons les devins ou les prêtres, ou ceux qui savent l'art d'interpréter les songes (un songe aussi peut être un message de Zeus) : ils *nous* diront d'où vient à Phœbos Apollon cette grande colère. Que nous reproche-t-il? D'avoir omis un vœu, peut-être une hécatombe ? Voudrait-il donc, pour nous délivrer du fléau, respirer le fumet des agneaux et des chèvres ?

Achille, après ces mots, se tait et se rassied. Calchas, fils de Thestor, se lève : surpassant tous les autres devins, il connaît le présent, le passé, l'avenir; il a vers Ilion guidé la flotte argienne par le savoir qu'il tient de Phœbos Apollon. Plein de sagesse, il prend la parole et leur dit :

CALCHAS. – Tu veux que je dévoile, Achille aimé de Zeus, le courroux d'Apollon, le seigneur bon archer. Je vais parler, mais toi, jure-moi que ta langue et tes bras m'aideront, car je crains d'irriter un homme tout-puissant, maître des Achéens. Un prince est le plus fort quand il prend à partie un homme du commun; s'il peut sur le moment retenir sa colère, la rancune pourtant occupera son cœur, aussi longtemps qu'il ne l'aura pas assouvie : dis-moi donc si tu veux garantir mon salut.

Achille aux pieds légers lui fait cette réponse :

ACHILLE. – Prends courage et dis-nous ce que ton dieu t'inspire. J'en atteste Apollon, cher à Zeus, que tu pries lorsque aux Argiens tu veux annoncer tes oracles : aucun des Danaens ne pourra, moi vivant, tant qu'ici-bas mes yeux resteront bien ouverts, appesantir sur toi sa main, près des nefs creuses, même si tu voulais nommer Agamemnon, qui se vante d'avoir chez nous le premier rang!

Alors le bon devin reprend courage et dit :

CALCHAS. – Non, si le dieu se plaint, ce n'est ni pour un vœu ni pour une hécatombe : c'est pour l'affront subi par son prêtre Chrysès. L'Atride a refusé d'agréer la rançon et de rendre la fille. Voilà pourquoi l'Archer nous destine ces maux et bien d'autres encore. De l'armée achéenne il n'écartera pas le terrible fléau tant que nous n'aurons pas à son père rendu, sans marché ni rançon, l'accorte jeune fille et vers Chrysè conduit une sainte hécatombe. C'est alors seulement que nous pourrons par nos prières l'apaiser.

Dès qu'il a dit ces mots, le devin se rassied. Le héros fils d'Atrée, Agamemnon, puissant seigneur, alors se lève. Il est plein de dépit. Une sombre fureur bouillonne en sa poitrine. Ses yeux étincelants semblent lancer des flammes. Il jette sur Calchas un terrible regard et l'interpelle ainsi :

AGAMEMNON. – Prophète de malheur, jamais tu n'as rien dit qui me fût agréable. C'est le pire toujours qu'il

craindront de me traiter dans leurs propos comme un égal et de me tenir tête.

11 dit. Le Péléide à ces mots s'assombrit. Son cœur reste indécis en sa mâle poitrine : va-t-il saisir le glaive aigu qu'il porte au flanc et, chassant les Argiens, tuer le fils d'Atrée? ou bien se contenir et calmer sa colère ? Tandis qu'en son esprit il roule ces pensées et déjà du fourreau tire sa grande lame, Athéna vient à lui des profondeurs du ciel. C'est Héra qui l'envoie, la déesse aux bras blancs, qui veille avec amour sur l'un et l'autre chef. Debout derrière Achille, elle saisit les blonds cheveux du Péléide; visible pour lui seul, elle échappe aux regards de tous les autres hommes. Achille, stupéfait, se retourne; aussitôt il reconnaît Pallas, la divine Athéna. Ses yeux brillent, terribles. Regardant la déesse, il dit ces mots ailés :

ACHILLE. — Fille de Zeus, le porte-égide[1], que fais-tu? Viens-tu pour contempler l'insolence du fils d'Atrée Agamemnon? Mais je vais t'annoncer ce qui s'accomplira : sa vanité bientôt lui coûtera la vie.

La déesse aux yeux pers, Athénn lui répond :

ATHÉNA. — Du haut du ciel j'accours pour te persuader de calmer ta fureur. C'est Héra qui m'envoie, la déesse aux bras blancs, qui veille avec amour sur toi comme sur lui. Finis cette querelle, allons ! et que ton bras ne tire pas l'épée. Ne te sers que de mots : abreuve-le d'injures, dis-lui ce qui l'attend. Car je vais t'annoncer ce qui s'accomplira : pour prix de cette offense, un jour tu recevras de splendides présents d'une triple valeur. Contiens donc ta fureur, Achille, obéis-nous.

Lors lui dit en réponse Achille aux pieds légers :

ACHILLE. — Il me faut observer les ordres de vous deux, déesse, quel que soit le courroux de mon cœur. C'est le meilleur parti : l'homme docile à leurs désirs, les dieux l'exaucent.

Il dit. Obéissant à la voix d'Athéna, sur le pommeau d'argent il retient sa main lourde et repousse dans le fourreau sa grande épée. La déesse déjà vers l'Olympe repart et va, dans le palais du porte-égide Zeus, se joindre aux autres dieux. Et le fils de Pélée, une nouvelle fois, s'attaque au fils d'Atrée en termes insultants, car il est loin d'avoir apaisé sa colère :

ACHILLE. — Sac à vin, homme à l'œil de chien, au

cœur de cerf! Revêtir ta cuirasse au milieu de l'armée, te mettre en embuscade avec les preux Argiens, tu n'en as pas le cœur! Ah ! tu te croirais mort ! Il vaut certes bien mieux ne pas quitter le vaste camp des Achéens et confisquer le bien de qui te parle en face. Roi mangeur de ton peuple, il n'est pour t'obéir que des hommes de rien; autrement, fils d'Atrée, ce serait aujourd'hui ton ultime forfait! Mais je le dis tout net, et je vais en jurer un solennel serment (Ce sceptre en soit témoin, qui ne portera plus de feuilles ni de branches, et, séparé du tronc resté dans la forêt, ne refleurira plus. Le bronze en a tranché le feuillage et l'écorce. Le voici maintenant aux mains des Achéens justiciers et gardiens du droit au nom de Zeus[1]. Ce sera là pour toi le plus grave serment). Un jour tous les Argiens regretteront Achille. Alors dans ta douleur tu seras impuissant, quand, nombreux, sous les coups de l'homicide Hector, ils tomberont mourants. Le dépit rongera ton cœur dans ta poitrine, pour avoir outragé le meilleur des Argiens.

Le Péléide lance à terre, après ces mots, le sceptre décoré de clous d'or, puis s'assied. De son côté, le fils d'Atrée est en fureur. Au milieu d'eux, soudain, se lève le brillant orateur de Pylos, Nestor au doux langage. De sa bouche les mots commencent à couler, plus suaves que miel. Déjà, d'hommes mortels il a vu succomber deux générations qui, depuis qu'il est né, dans Pylos la divine ont grandi tour à tour, et c'est à la troisième aujourd'hui qu'il commande[2]. Plein de sens, il leur dit en prenant la parole :

NESTOR. – Las ! quel grand deuil atteint la terre d'Achaïe ! Quel plaisir pour Priam et les fils de Priam ! Et quelle grande joie au cœur éprouveront tous les autres Troyens, s'ils savent le conflit qui tous deux vous oppose, vous les meilleurs dans le Conseil comme au combat parmi les Danaens! Allons, écoutez-moi. Vous êtes mes cadets. Moi, j'ai connu jadis des hommes qui valaient encore mieux que nous, et qui jamais ne m'ont témoigné de mépris. Non, je n'ai pas revu, ni ne pourrai revoir de semblables héros : Pirithoos, ou bien Dryas, ce pasteur d'hommes, ou Cénée, Exadios, le divin Polyphème[3], ou Thésée, fils d'Egée, homme pareil aux dieux. Ils furent les plus forts que la terre eût nourris, et ces robustes preux durent se mesurer aux êtres les